

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera
d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 17 (2012)

Artikel: Le travail des enfants dans les mines artisanales du Katanga (RDC) :
interdépendances et capacité d'action

Autor: André, Géraldine / Godin, Marie

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE TRAVAIL DES ENFANTS DANS LES MINES ARTISANALES DU KATANGA (RDC)

Interdépendances et capacité d'action¹

Texte: *Géraldine André, Marie Godin*

Abstract

CHILD WORK IN ARTISANAL AND SMALL-SCALE MINING IN THE KATANGA PROVINCE Interdependencies and agency

How can one understand that Sub-Saharan African children are currently devoting themselves to dangerous and tenuous activities, such as artisanal and small-scale mining (ASM)? Could child miners be considered as victims, entangled in the neoliberal flow of raw materials or could their trajectories result from choices progressively made? Children's agency will be the main focus of this article which presents the results of a collective socio-anthropological research about «child labour» in artisanal and small scale-mining in the Democratic Republic of Congo (Katanga province). This paper aims to grasp the mining activities of children at the crossroad of different spheres of social relations in which the children are included (relationships at work, with the family, with the development world, and with the local community). From this viewpoint, the article describes how children mining activities can contribute to collective dynamics or if on the contrary, they overcome them.

Mots-clés: *travail des enfants, mines artisanales, capacité d'action, interdépendances, République démocratique du Congo, Katanga*
Keywords: *child labour, artisanal mining, agency, interdependency, Democratic Republic of Congo, Katanga*

Comment comprendre aujourd'hui le sens de certaines activités pénibles et dangereuses auxquelles s'adonnent des enfants en Afrique subsaharienne, par exemple le travail dans des mines artisanales? Doit-on considérer les enfants mineurs comme des victimes, prises contre leur gré dans les flux de matières premières, d'un capitalisme mondialisé? Ou bien discerner dans les parcours qui les conduisent vers de tels environnements de travail une série de choix qu'ils ont eux-mêmes posés?

La question de la contribution des plus jeunes au parcours qui les conduit à travailler dans des mines artisanales au sein de la conjoncture actuelle se pose particulièrement à l'égard des milliers d'enfants² (voir page suivante) impliqués dans le secteur minier au Katanga en République démocratique du Congo (RDC). En effet, la province du Katanga recèle un immense potentiel géologique et, à ce titre, voit son économie locale se faire et se défaire au gré des fluctuations des prix des matières

¹ Nous tenons à remercier Pierre Petit pour son soutien dans notre entreprise ainsi que tous les chercheurs qui ont contribué à l'enquête de terrain collective à la base de cet article: Sonia Mrcic-Garac, Olivier Kahola Tabu, Mathieu Kayembe Wa, Alice Mutete Sapato, Armand Pasula Nkukiter, Roger Ndjibu, Stéphane Lumbu Maliba, Pontien, Gilbert Idiату, Polycarpe Balyanengabo, Valentin Mukota. Pour la rédaction, nous tenons particulièrement à remercier les coordinatrices, Mesdames Jeanne-Véronique Pache Huber et Laurence Ossipow Wuest, pour leurs commentaires et relectures qui ont considérablement bonifié la première version de cet article.

premières sur les marchés financiers mondiaux (Cuvelier 2009, 2011). La province du Katanga a été le fleuron industriel du Congo-Zaïre organisé autour de la ville minière de Lubumbashi pendant la période coloniale mais aussi après l'indépendance (Rubbers 2009; Cuvelier 2011). Ensuite, elle a été marquée, lors de l'entrée de la RDC dans les années 1990 dans une période de crises économiques, politiques et sociales sans précédent, par l'effondrement de la Gécamines (Société générale d'Etat des Carrières et des Mines) avec une chute spectaculaire de sa production (Rubbers 2006). Avec la fin de la guerre en 2003 et le retour d'une certaine stabilité politique sous contrôle international, le secteur minier katangais a été marqué par un véritable essor économique au sein d'une conjoncture mondiale caractérisée par une forte demande en matières premières, essentiellement en provenance de la Chine et de l'Inde. L'augmentation de la production qui a fait suite à l'élévation des prix des matières premières a contribué au développement de nombreuses mines industrielles, ainsi qu'à l'essor de l'exploitation artisanale (légitime et illégitime). L'essor dont a bénéficié le secteur minier katangais s'est brusquement arrêté avec la crise des *subprimes* aux Etats-Unis et sa propagation au sein du secteur financier et de l'économie globale (Cuvelier 2009). Touchée de plein fouet, la province du Katanga a connu plusieurs fermetures d'entreprises minières ou un ralentissement de leur activité économique ainsi que l'arrêt de la majorité des sites artisanaux (Cuvelier 2011). Au cours de l'année 2010, l'économie congolaise s'est redressée avec la reprise des exportations minières et l'année 2011 a été marquée par une nouvelle envolée des prix.

A un moment où en RDC, ils sont de plus en plus contraints de prendre des initiatives économiques pour subvenir aux besoins du ménage (Dibwe 2001; Petit 2003), des milliers d'enfants s'engagent dans des activités minières (OCU 2006). Ce phénomène semble d'autant plus important que depuis 1984, en raison d'un investissement public très faible dans le système éducatif, la participation financière des parents à la scolarité de leur progéniture est de plus en plus conséquente (Poncelet, André & De Herdt 2010). Et alors que dans le sillage des premiers travaux anthropo-

logiques sur l'enfance, la tradition africaniste a mis au jour dans les «sociétés traditionnelles d'autosubsistance» (Lallemand 2002), l'imbrication des activités de production des enfants ruraux dans un ensemble réciprocaire de devoirs, de dons, de responsabilités envers les aînés (Richards 1939; Fortes 1978; Goody 1982; Katz 1996; Schildkrout 2002), les travaux plus récents mettent en avant les processus d'individualisation des plus jeunes qui, poussés par la conjoncture actuelle, prennent des initiatives, notamment en matière de travail, et s'autonomisent (Comaroff & Comaroff 2000; De Boeck & Honwana 2000; Verlet 2005). Dans la lignée de ces récentes observations, ce texte étudie les activités de travail des enfants dans les mines artisanales d'hétérogénite³ au Katanga et analyse leur capacité d'action en essayant de voir dans quelle mesure les activités minières des enfants contribuent à des dynamiques collectives ou si, au contraire, elles leur permettent de s'en affranchir.

Le travail des enfants: interdépendances, capacité d'action et dynamiques intergénérationnelles

Pour analyser la capacité d'action des enfants, il convient d'adopter un point de vue théorique et une méthodologie spécifique qui permettent, d'abord, de rendre compte des dynamiques collectives et des processus d'autonomisation qui peuvent structurer les activités minières des enfants. Certains travaux peuvent être considérés comme précurseurs dans la volonté de concilier l'analyse des structures et des relations sociales qui façonnent les expériences des enfants et la capacité d'action de ces derniers. En termes d'analyse du travail des enfants dans des sociétés essentiellement agricoles, Reynolds (1991) et Nieuwenhuys (1994) montrent que les réseaux de relations, ceux impliqués dans l'organisation des ménages et la parenté, contribuent à façonner le travail des enfants. Ces travaux montrent aussi que, dans leur vie quotidienne, les enfants développent des stratégies pour leur propre survie (Reynolds 1991: 138). Dans le sillage de ces analyses, nous avons mené une enquête de terrain collective⁴ en essayant

² Il est très difficile de disposer de données quantitatives fiables sur les enfants impliqués dans le secteur minier en République démocratique du Congo (RDC) et les données disponibles ne sont mentionnées qu'à titre indicatif. Selon un rapport commandité par Group One, le nombre des enfants impliqués dans des activités minières en RDC était estimé en 2006 à 50 000 enfants, dont 20 000 au Katanga (OCU 2006). Sans avancer des données chiffrées, un rapport de Global Witness (2006: 32-33) souligne également l'importance du problème de la main d'œuvre infantile dans le secteur minier artisanal au Katanga.

³ L'hétérogénite est un minerai contenant du cuivre et du cobalt. Ce minerai se trouve au sud de la province du Katanga, à proximité des villes de Lubumbashi, Likasi et Kolwezi.

⁴ Réalisée entre juillet et septembre 2007 par une équipe de recherche composée de trois chercheurs-doctorants d'universités belges et de neuf chercheurs de l'Observatoire du changement urbain de l'Université de Lubumbashi.

de comprendre les parcours de ces jeunes mineurs en fonction des différents réseaux de relations au sein desquels ils étaient intégrés: la famille au sens large du terme (parents, oncles, tantes, frères, sœurs, etc.), les relations communautaires (le quartier), les relations entretenues dans la mine (avec les pairs, les amis, les négociants, les parents ou les responsables des enfants) et, enfin, à travers un programme de réinsertion scolaire et / ou professionnelle porté par une organisation non-gouvernementale (ONG) belge, Group One, les relations avec les ONG. Ces différents types de relations sociales ne préexistaient pas seulement aux enfants, mais elles étaient aussi mises en place par leur propre initiative.

Par ailleurs, nous nous sommes inspirés de travaux qui mettent l'accent sur les «rapports intergénérationnels» (Mannheim 1990; Cole & Durham 2007; Alber et al. 2008), la notion de famille (Invernizzi 2001) et la transmission de représentations, des dispositions, de modèles identitaires par l'ancienne génération (Mannheim 1990; Cole 2004). Dans le cadre de cet article, les enfants sont vus comme des êtres sociaux développant des schèmes de comportements, de perceptions et de représentations (Bourdieu 1994) au sein de réseaux de relations sociales (Lahire 1995), et en particulier au sein des relations intergénérationnelles (Mannheim 1990)⁵. Cela ne signifie pas que les enfants ne construisent pas leurs propres représentations et interprétations, mais que leur «créativité symbolique» procède de ce qu'ils ont préalablement intériorisé (Willis 1977; André 2012). Partant de cette orientation théorique, nous mettrons en question les nombreux travaux africanistes qui indiquent que les sites miniers artisanaux sont des espaces régis par des lois sociales différentes de celles qui façonnent la réalité extérieure aux mines (Grätz 2003; Werthmann 2003; Walsh 2003; Cuvelier 2011). En nous référant plus particulièrement aux activités minières des enfants, nous analyserons la manière dont ces activités à l'intérieur de la mine fonctionnent dans la continuité ou par rupture avec leurs occupations en dehors des sites miniers.

Concrètement, pour recomposer les parcours des enfants dans et vers les mines, nous avons réalisé des entretiens de type compréhensif avec les enfants dans leur famille; par ailleurs nous avons effectué des observations et mené des discussions informelles sur leurs lieux de jeu et de travail. L'en-

quête de terrain s'est déroulée pendant les mois de vacances scolaires en 2007. La plupart des enfants scolarisés avaient donc du temps libre et s'adonnaient à toute une série d'activités économiques, dont le ramassage des pierres autour des sites de mines artisanales. En raison du nouveau Code minier de 2002 favorable aux investissements étrangers, de nombreuses concessions exploitées alors de manière artisanale par les populations locales étaient en passe d'être fermées et leur droit d'exploitation vendu à des entreprises internationales, avec l'expulsion des creuseurs artisanaux et des enfants⁶. Les observations des activités minières des enfants ont donc été appuyées par les récits des enfants eux-mêmes. À côté de ces activités minières, la plupart des enfants effectuaient d'autres types d'activités (que nous avons également observées), comme la fabrication des «briques adobe» (briques d'argile non-cuites), la vente de tomates. En plus de cette démarche centrée sur les enfants, leurs discours et leurs pratiques, nous avons rencontré leurs familles et eu recours au dispositif méthodologique de l'entretien croisé (Delcroix 1995) qui vise à interviewer sur les mêmes thèmes les membres d'une même famille, appartenant ici à différentes générations. Le croisement des points de vue a conduit à la rédaction de vingt portraits de familles qui mettent en évidence ces rapports intergénérationnels. Enfin, nous avons également effectué des discussions collectives réunissant plusieurs membres de la communauté tels que des chefs de quartier, des enseignants et des directeurs d'école afin de mieux saisir la dimension communautaire du travail des enfants.

Les activités minières des enfants au Katanga

L'ordre social à l'intérieur et à l'extérieur des mines: l'enfant comme force de travail

La plupart des familles populaires⁷ étudiées considèrent que l'enfant est une force de travail au service du collectif (à l'échelle familiale ou communautaire) et adhèrent à une représentation qui structure les parcours et les expériences des enfants dans les mines artisanales. Les africanistes ont bien montré combien les «sociétés traditionnelles d'autosubsistance assignent tôt aux enfants leur part de travail régulier» (Lalle-

⁵ Pour la proximité des perspectives théoriques de Bourdieu et de Mannheim, se référer à l'excellente postface de Mauger (1990).

⁶ Sans réelle perspective de reconversion économique, certains ont été forcés de se déplacer pour trouver d'autres sites artisanaux. D'autres ont continué à exploiter les derniers déchets dans les parcelles ou se sont arrangés pour se rendre illégalement dans les concessions privées.

⁷ Dans ce texte, nous utilisons le terme «populaire» pour caractériser de manière relative les familles (1) dont les parents sont très peu scolarisés (ou ont des aspirations par rapport à l'école qui sont limitées) et / ou (2) qui sont, comparativement aux autres familles, moins urbains (Hilgers 2009) et / ou (3) qui ont un capital d'autochtonie limité (Hilgers 2011).

mand 2002: 17) comme une forme de socialisation et perçoivent l'enfant comme une force de travail non négligeable. Des travaux récents soulignent la persistance de cette perception de l'enfant (Berry 1985; Schlemmer 1996; Jézéquel 2006) dans différents pays d'Afrique subsaharienne⁸. Prenant en compte ces travaux, nos enquêtes montrent qu'il existe un relatif continuum entre l'ordre social à l'intérieur et à l'extérieur de la mine. En effet, les activités minières assumées par les enfants étaient généralement en continuité avec d'autres travaux tels que les tâches ménagères, la vente de tomates ou la confection de briques qu'ils effectuaient pour aider leurs parents ou la collectivité (proches, voisins, membres de la communauté). Il y avait ainsi une répartition des tâches selon les générations similaire à celle qui structure la division du travail à l'extérieur de la mine: les creuseurs (*batshimba madini*), généralement des enfants plus âgés ou des adultes, récoltaient la matière dans les galeries tandis que les jeunes garçons s'adonnaient au ramassage du minerai à la surface du sol (*salakate*). En fait, le monde de la mine est organisé, comme nous le verrons plus loin, avec d'un côté, celui des adultes, les creuseurs, et de l'autre, celui des enfants, les ramasseurs, les laveurs de pierre. Un adulte qui supervise ses enfants mais qui ne travaille pas dans la mine n'y a pas sa place.

Comme le montre l'exemple de la famille Lukonde, nous avons pu constater que les enfants ne travaillaient pas seuls dans la mine. Dans certains cas, à l'instar des activités menées collectivement en zones rurales comme rapport social de production et de socialisation, l'ensemble des membres de la famille travaillaient côte à côte.

Avant l'ouverture des sites miniers artisanaux, Madame Lukonde était vendeuse de légumes sur les petits marchés. Son époux n'avait pas un emploi rémunéré, mais il se débrouillait autant qu'il le pouvait pour amener de l'argent à sa famille. Leurs quatre enfants n'allaient pas à l'école. Lorsque la possibilité de travailler dans les mines artisanales s'est présentée, le père et les deux fils aînés, respectivement âgés de 10 ans et de 13 ans, s'y sont rendus. Le père travaillait en équipe de trois à quatre creuseurs. Il entrait dans les galeries et creusait, pendant que les deux fils ramassaient la matière dans le remblai. Ils revenaient tous les jours dans leur parcelle avec la matière récoltée. A la tombée du jour, les quatre enfants nettoyaient les pierres pour aller les vendre ensuite. Il arrivait que la mère vende elle-même la matière récoltée par ses enfants.

Comme l'illustre le portrait de famille ci-dessus, les enfants font partie intégrante du déroulement des activités de production de la famille. Par ailleurs, les activités minières assumées par les enfants s'inscrivent dans un ensemble de relations sociales avec des aînés et, de ce fait, peuvent revêtir une dimension de socialisation. Nous avons également pu constater que certains parents ont encouragé leurs enfants à aller travailler dans les mines sans pour autant y travailler eux-mêmes. Dans ce cas de figure, les enfants ont appris les tâches spécifiques au secteur minier artisanal en côtoyant d'autres figures incarnant l'autorité des aînés tels que des voisins, des parents ou des hommes du quartier. C'est dans ce sens que l'on peut interpréter l'image positive que les enfants avaient des «négociants», présents aux alentours des sites pour acheter de la matière afin de la revendre ensuite. Alors que les discours des ONG et de nombreux parents étaient plutôt virulents à leur encontre associant leurs pratiques à du margoulinage, de nombreux enfants rencontrés estimaient que parmi les négociants, certains pouvaient jouer un rôle positif en leur transmettant un certain savoir-faire.

Mais tous les enfants n'ont pas pris le chemin de la mine avec des adultes. En fait, de nombreux enfants s'y sont rendus sous l'influence de leurs pairs ou proches de leur âge. Cependant, comme le montrent les cas de Béatrice (5 ans), Gracia (11 ans), Niota (13 ans) et Monique (14 ans), il n'est pas nécessaire que les adultes soient présents pour que les activités minières assumées par les enfants contribuent aux dynamiques collectives au sein des sphères familiale et communautaire.

Béatrice, Gracia et Niota et Monique sont quatre des dix enfants de Monsieur Donatien et Madame Suzanne. Le père est actuellement négociant, mais il rencontre des difficultés à trouver des contrats. La mère distille de l'alcool. A la différence de leurs enfants, ils n'ont jamais travaillé pour de l'argent pendant leur propre enfance mais ont acquis, en participant aux activités rurales avec leurs proches, une certaine représentation des tâches assumées par les enfants et l'ont transmise à leur progéniture. Ils considèrent que les activités rémunérées de leurs enfants sont moins appropriées que celles qu'ils exerçaient eux-mêmes à leur âge. En raison de leurs difficultés économiques, ils se voient néanmoins contraints d'accepter l'argent du travail de leurs enfants. En raison de l'importance de l'école dans le contexte actuel, ils scolarisent une partie d'entre eux,

⁸ Même si des travaux indiquent qu'à cette fonction de socialisation attachée aux activités de travail des enfants s'ajoute une fonction d'exploitation (Nieuwenhuys 1994; Jacquemin 2006) souvent peu mise en avant par les premiers anthropologues qui ont eu tendance à donner une vision bucolique du travail des enfants ruraux (Nieuwenhuys 1996).

deux garçons⁹, en faisant jouer les relations d'obligations qui les lient à un oncle. Par manque de moyens, les autres ne peuvent aller à l'école. Avant l'ouverture des sites artisanaux, les quatre filles n'exerçaient pas réellement d'activité rémunérée, si ce n'est qu'elles réalisaient différentes tâches domestiques. Parfois, elles épaulaient leur mère en vendant des tomates. A l'ouverture des mines artisanales, leurs trois frères aînés sont partis y travailler ensemble comme creuseurs. Ils donnaient la moitié de l'argent gagné à leur mère. Les quatre sœurs s'y sont rendues peu après. Une amie les a informées qu'il y existait des activités pour les filles: le nettoyage des sacs à minerai qui rapporte 900 CDF [franc congolais]/jour. Pendant deux semaines, elles ont travaillé sans en informer leurs parents de peur d'être grondées. Inconfortables face à cette situation de désobéissance et de gain d'argent non redistribué, elles ont fini par informer leurs parents. Faisant bon accueil à cette nouvelle, ceux-ci les ont vivement encouragées à continuer leur activité minière, qui leur permettait non seulement de ramener de l'argent, mais aussi d'apprendre un travail. Les filles comptaient chaque semaine l'argent récolté et consacraient une grande partie à acheter la nourriture du ménage. Ainsi, avec une certaine fierté, elles pouvaient programmer les repas. Le reste des gains leur permettait de s'acheter une fois par mois des habits. Deux d'entre elles essayaient d'économiser pour aller à l'école.

Si le parcours dans les mines des quatre sœurs relève d'abord de leur propre initiative, leur expérience n'a pas remis en question les relations de devoirs, d'obligations et de dons envers leurs proches, plus précisément ici leurs parents et leurs frères. Leur parcours dans la mine est sous-tendu par des dispositions et des représentations de travail qui vont de pair avec une dimension collective et qui ont été transmises par leurs parents (travaux agricoles et domestiques). D'ailleurs, les gains récoltés ont été interprétés par les quatre sœurs comme un problème lorsqu'ils n'étaient pas intégrés dans le circuit des relations de dépendance, de devoirs et de dons envers leurs proches. En outre, après avoir été scolarisées par une ONG, elles n'ont pas arrêté les activités, générant des revenus ou pas, pour «aider» leurs parents.

L'exemple des quatre sœurs montre également une division du travail selon le sexe. Si le tamisage des pierres est effectué tant par les garçons que par les filles, le ramassage

des déchets sur les sites (*salakate*) est une activité réservée aux jeunes garçons. Les activités de creuseurs sont essentiellement le fait des hommes, garçons plus âgés et adultes. Depuis la période précoloniale, les activités minières sont des domaines d'activités typiquement masculins au Katanga (Cuvelier 2011: 36) et plus largement dans de nombreux pays d'Afrique subsaharienne (Herbert 1993). De nombreuses représentations des liens entre mines, genre et mort (Cuvelier 2011: 178) conduisent à interdire l'accès aux sites miniers aux femmes et aux jeunes filles. Ces dernières travaillent à proximité des carrières, à l'extérieur des mines, où elles effectuent d'autres tâches telles que le concassage, le tamisage des pierres, le nettoyage de sacs. Toutes ces activités sont moins lucratives que celles effectuées par les hommes, jeunes hommes et adultes, et s'inscrivent dans un rapport de subordination aux creuseurs. Avec les enfants en bas âge, les jeunes filles nettoient également les pierres et gèrent, régulièrement avec leurs mères, des activités de petit commerce. Cette division du travail selon le sexe renforce notre interprétation d'un continuum entre l'ordre social dans la mine et à l'extérieur. Les relations entre les sexes tout comme celles entre les générations telles qu'elles se jouent à l'extérieur des sites miniers y sont reconduites.

La norme scolaire, l'idéologie de la famille nucléaire et les conflits entre générations

Si le travail des enfants dans et autour des mines comporte une dynamique collective liée à l'organisation des familles et de la communauté et ce particulièrement dans les familles populaires, il est cependant décrié par la majorité des parents et des adultes rencontrés. Une certaine ambivalence dans les discours des parents est perceptible. Les conditions de vie étant extrêmement difficiles, ils considèrent aujourd'hui que c'est l'absence d'alternatives économiques qui les a contraints à accepter ce revenu supplémentaire. Par ailleurs lorsqu'ils acceptent que leurs enfants se rendent sur des sites miniers artisanaux, ils ne cessent pas pour autant de chercher à contrôler – en un premier temps en tout cas – leur travail à la mine.

Les six enfants d'un chef de famille sont tous scolarisés avant qu'ils ne commencent à aller travailler à la mine. Un jour, leur établissement scolaire a fermé ses portes. Beaucoup d'enfants du quartier ont alors commencé à se rendre sur les sites des mines artisanales environnantes.

⁹ Comme l'indique des sources récentes, il y a de grandes inégalités de genre au sein des stratégies éducatives parentales en RDC. Parmi les enfants (6-16 ans) en RDC, 38 % n'ont jamais été à l'école, dont 22 % de filles et 16 % de garçons (UNESCO, «Deprivation and marginalisation in education», téléchargé le 23.02.2010 de <http://www.unesco.org/en/efareport/dme/>).

Au début, Paul, le père était plutôt réticent à laisser ses enfants partir travailler sur les sites des mines. Mais il a été contraint de laisser faire, parce que sa famille manquait d'argent et que ses enfants étaient particulièrement insistants et convaincants. Faisant preuve d'une grande habileté dans la gestion des normes sociales, ces derniers ont rappelé à leur père qu'il était du devoir des enfants de venir en aide à leurs parents. Au départ, Paul prenait l'habitude de les accompagner sur les sites afin de surveiller qu'ils ne soient pas tentés de descendre dans les galeries, mais aussi afin de leur expliquer quels types de travail ils pouvaient accomplir. Craignant qu'ils soient exploités par les négociants, il a enseigné à ses enfants comment le système fonctionnait. Au terme de cet apprentissage du négoce des matières premières, ses enfants ont été en mesure de conclure seuls des transactions.

Les craintes du père permettent de mieux saisir l'attitude ambivalente des adultes à l'égard des activités minières des enfants. En effet, le père a tenu à accompagner ces derniers dans les mines afin de s'assurer qu'ils ne s'essayaient pas à des activités dangereuses et fortement rémunérées, à savoir le travail de creuseurs. Ses craintes sont d'autant plus grandes qu'il ne pouvait plus assumer ses «devoirs» de père en finançant leur scolarité. Cette peur des pères de perdre le contrôle sur leur progéniture qui travaille pour de l'argent est particulièrement présente dans les familles moins populaires, qui en raison du niveau de scolarité relativement plus élevé des parents ou de leur trajectoire professionnelle, sont particulièrement sensibles aux représentations de la famille nucléaire et de l'enfant écolier. L'Union minière du Haut-Katanga créée par les Belges à Lubumbashi et nationalisée par la suite sous le nom de Gécamines (Société générale d'Etat des carrières et des mines) a eu un impact décisif sur les imaginaires et les représentations relatives au travail, à la masculinité et à la famille (Cuvelier 2011). Cette entreprise d'Etat organisée sur un modèle ultra-paternaliste assurait en effet tous les services sociaux à ses travailleurs et à leur famille, y compris les frais de scolarité pour les enfants (Petit 2003). Elle a donc promu les idéaux de la scolarité et de la famille nucléaire et consacré la figure du chef de ménage investi de la mission de pourvoir aux besoins de ses proches par le biais de son travail (Dibwe 2001). Même si le contexte actuel remet profondément en question cette norme de l'homme gagne-pain et que de nouvelles stratégies de survie contribuent aux processus de réinvention des identités (Cuvelier 2011), cette norme exerce toujours une influence importante au Katanga. Dans ces familles, les parents se dédouanent de toute responsabilité quant au début du travail de l'enfant dans les mines et éprouvent un certain sentiment de culpabilité, de honte et de gêne. Leur attitude est à la source de conflits intergénérationnels.

Dans la famille Sylvain, les parents ont été scolarisés et ont toujours vécu dans les alentours de la ville de Lubumbashi. Ils ont sept enfants dont trois ont été travailler dans les mines: Prince, l'aîné de 19 ans, Jerry et Samy, respectivement âgés de 13 et de 14 ans. Par rapport à d'autres familles, la famille Sylvain est relativement aisée. Le père était employé à la Gécamines, jusqu'à sa fermeture. Il est resté un temps sans travail, avant de retrouver une petite activité de gardien. La mère, pour sa part, exerce une activité de cultivatrice. Le père comme la mère ne considèrent pas avoir travaillé quand ils étaient enfants. Avant la perte du travail de Monsieur Sylvain, aucun enfant ne travaillait pour de l'argent et ils étaient tous scolarisés. Lorsque le père a perdu son travail, ils n'ont plus pu aller à l'école. Par le biais d'autres enfants du quartier, Samy, Jerry et Prince ont appris qu'ils pouvaient travailler dans les mines et gagner de l'argent pour subvenir à «des petits besoins» et «d'acheter des bonbons». Sans en parler à leurs parents, ils ont commencé à s'y rendre. Alors que les enfants de leur âge travaillaient généralement à des postes moins difficiles, Jerry et Samy alors âgés de 11 et 12 ans, cherchaient de la matière avec une pioche et des barres à mine. Ils travaillaient en groupe de quatre à cinq enfants entre lesquels ils se partageaient les 3 000 CDF qu'ils gagnaient par jour. Les trois garçons n'ont jamais donné d'argent à leurs parents jusqu'à ce que ces derniers découvrent les activités minières de leurs enfants. Ils se sont fait réprimander moins pour le fait de travailler dans les mines que pour celui de gagner de l'argent sans en informer la famille. Le père a d'ailleurs accepté qu'ils continuent de travailler en obtenant d'eux qu'ils leur donnent la majeure partie de leurs gains. Néanmoins, il semble avoir été tiraillé entre la nécessité de prendre l'argent de ses enfants, d'une part, et le fait de ne plus subvenir aux besoins du ménage, d'autre part. Contrairement à ses deux petits frères, Prince a travaillé plus de deux ans dans les mines et a fini par y être creuseur avec une rente qui, selon ses dires, pouvait s'élever à 20 000 CDF/jour. Sapé d'un pantalon ample et d'une veste en simili cuir, coiffé d'une casquette portée à l'envers, il puisait son style dans une certaine représentation des bandes de jeunes de rap américain. Prince jouissait auprès des autres enfants et des adultes d'une réputation de petit bandit car il ne donnait qu'une infime partie de ce qu'il gagnait à ses parents. Lorsque les sites artisanaux ont fermé, il a refusé d'accompagner sa mère dans les champs dénigrant ce type d'activité peu rentable, traînant dans la sphère domestique ou dans le quartier à la recherche d'une activité plus gratifiante. Selon nos analyses, la configuration familiale, son âge et sa longue exposition à l'univers de la mine expliquent son dédain vis-à-vis de son père et de sa mère.

L'usage que les enfants faisaient de l'argent gagné dans les mines différait selon les représentations de l'enfance qui avaient cours dans leur famille, généralement corrélées au niveau socio-économique de celle-ci, aux trajectoires professionnelles des parents ou des responsables des enfants, et à leur degré de scolarité. Dans les familles plus populaires, notamment chez les Lukonde, les enfants sont surtout considérés comme des producteurs et ont comme devoir de contribuer, à leur manière, à alimenter le revenu familial. Dans les familles plus sensibles aux représentations de la Gécamines évoquées plus haut, il n'en va pas de même. Comme elles adhèrent à un idéal de la scolarité, de la famille nucléaire et qu'elles considèrent qu'il incombe au père de pourvoir à l'entretien et à la scolarité de ses dépendants, les enfants sont moins sensibilisés à leur rôle potentiel de producteur, ainsi qu'aux obligations que cette représentation de l'enfant implique (par exemple la redistribution de l'argent gagné). En effet, ces enfants, qui généralement étaient scolarisés avant de se rendre à la mine, ont commencé à y travailler, moins pour «aider les parents» que pour leur propre compte («tuer le temps», «s'acheter des petites choses»). Dès lors, on comprend mieux pourquoi dans les mines les enfants s'essaient à des savoir-faire, des compétences qui ne servent pas la dynamique familiale. C'est dans ce sens qu'on peut comprendre pourquoi Jerry et Samy, de peur d'être grondés, cachent leur expérience de travail dans les mines à leurs parents et qu'ils ne redistribuent pas l'argent gagné, jusqu'à ce qu'ils y soient obligés par leur père. De la même manière, on peut saisir la prise de distance de Prince par rapport au tissu de relations sociales dont il dépend et pourquoi il utilise l'argent gagné comme un pouvoir dans la sphère locale et dans la sphère familiale. Lorsqu'il travaillait sur les sites miniers artisanaux, Prince défiait l'autorité des aînés. Par exemple, il humiliait son père qui ne rapportait pas d'argent à sa famille en dépensant de manière ostentatoire son argent.

Activités minières de prestige et inversion des rôles

Comme nous l'avons vu plus haut, certains parents peuvent adopter une attitude nuancée, voire favorable au travail de leurs enfants sur les sites miniers artisanaux lorsque cette activité contribue au fonctionnement quotidien du ménage et s'inscrit dans une dynamique de service collectif. D'une façon générale toutefois, et indifféremment du milieu socioéconomique, les adultes redoutent que leurs enfants travaillent sur les sites miniers, notamment comme creuseurs. Dans les discours for-

mels, c'est principalement le danger qu'implique cette tâche qui effraie les parents. Mais c'est aussi l'importance des gains et l'individualisation¹⁰ des enfants qu'ils permettent qui conduisent les parents à tenir les enfants éloignés des sites miniers.

Les adultes opèrent une hiérarchie entre les différents espaces de sociabilité des enfants en plaçant l'école en premier et en valorisant des espaces de travail qui impliquent des rapports de transmission et de formation entre adultes et enfants. A ce titre, ils considèrent que l'univers de la mine est un lieu où ont cours des valeurs contraires à l'ordre social. Depuis les années 1970, de nombreux travaux sur les mineurs en Afrique subsaharienne montrent que les mineurs sont considérés comme un groupe à part de la société touchant des revenus qui à terme menacent les individus et le vivre-ensemble (Cuvelier 2011: 38). Pour le Katanga, Cuvelier (2011: 69) souligne que les mineurs répondent à ces stigmatisations en développant une sous-culture, le style *kivoyou*, lequel se caractérise par l'extravagance et l'ostentation et une affirmation d'indépendance financière et d'autonomie à l'égard des proches. Adhérent eux aussi à une vision très critique des mines artisanales, les parents craignent que les dimensions collectives et familiales du travail des enfants soient détruites par la mine. Ils redoutent en particulier que les liens d'interdépendance entre les familles du quartier se voient rompus avec l'introduction du travail minier offrant aux enfants de nouveaux espaces de socialisation et les séparant peu à peu des échanges de service dus à la communauté. L'univers minier est ainsi perçu comme venant progressivement s'interposer entre les enfants et leurs parents, ainsi qu'entre la famille et la communauté. Plus précisément, un enfant qui travaille sur les sites miniers est un enfant qui n'accomplit pas ses activités de service dans le quartier et constitue alors une perte pour la communauté.

Les craintes des adultes ne sont pas sans fondement puisque parmi les enfants, certains établissent une hiérarchie des tâches distincte de leurs aînés. Comme l'atteste le portrait suivant, l'activité dans les mines peut offrir aux enfants une reconnaissance sociale à laquelle ils n'ont pas accès dans la sphère domestique et au sein de leurs relations de parenté.

Kaoma (12 ans) vivait en Zambie avant de venir s'installer chez sa tante à la mort de son père. Il était scolarisé avant d'émigrer. Contrairement aux autres enfants de la famille, par manque de moyens et sans doute aussi pour bénéficier d'une main-d'œuvre bon marché dans la sphère domestique, la tante de Kaoma ne

¹⁰ Par individualisation, on entend ici le processus par lequel l'individu se dégage des contraintes collectives liées aux appartenances familiales et communautaires.

l'a pas aidé à poursuivre sa scolarité¹¹. Par rapport aux autres enfants de sa cour, il occupe donc une position inférieure et subit au quotidien une forme d'exclusion. Quand Kaoma a entendu parler des sites miniers par des enfants du quartier, il s'y est rendu pour gagner de l'argent pour couvrir ses propres besoins. Si Kaoma travaillait sur les sites miniers artisanaux pendant la journée et sans redistribuer l'argent à ses proches, à la tombée du jour, il effectuait néanmoins les tâches domestiques exigées par sa tante.

Les enfants comme Kaoma, qui ont une position dominée dans la sphère domestique, valorisent leur travail sur les sites miniers artisanaux par opposition aux activités assumées en groupe par les enfants pour le bon fonctionnement des familles ou du quartier, par exemple porter des colis, aller chercher de l'eau au puits. Reflétant leur dédain pour ce type de travail, ils qualifient les enfants qui rendent des services à autrui, par l'appellation moqueuse de «katakoko», porteur de colis, et se font appeler eux-mêmes les «Batshimba Madini» (les creuseurs de minerai). Ils revendiquent ainsi une appellation plus flatteuse dans la mesure où le minerai est une richesse convoitée, sa possession et sa vente, une source de prestige. Les enfants qui travaillent dans les mines considèrent que le puisage de l'eau est une tâche servile tout juste bonne pour les domestiques; d'une façon plus générale, ils estiment que le travail effectué au service d'autrui s'apparente à celui des domestiques. Ils pensent également que les services rendus à autrui au sein de la famille ou dans le quartier constituent une source de tensions sociales qui peuvent les mettre dans des situations délicates. Le travail des enfants s'inscrivant dans un système de logiques réciprocaires, tout manquement à la règle est une source de conflits potentiels. Ainsi, un adulte qui n'est pas satisfait du travail effectué par un enfant à qui il a demandé un service peut aller se plaindre auprès des parents de cet enfant, qui devront assumer la dette d'un service non rendu. Pour sortir de cette logique contraignante, certains enfants préfèrent être leurs propres patrons et vendre leur force de travail à la mine, en y effectuant différentes tâches déterminées par leur âge et leur sexe.

De notre enquête, il ressort que si les enfants considèrent comme opportun le fait de travailler dans les mines, tous ne partagent pas le même point de vue sur cette activité ni sur l'usage du revenu qui en découle. Les uns travaillent majoritairement pour alimenter le revenu familial, «aider» leurs familles et la communauté et, éventuellement, payer leurs études. Les

autres travaillent quasiment à leur propre compte et gardent pour eux les gains récoltés. Ces derniers forment une catégorie hétérogène. En effet, on y retrouve des enfants confiés à des proches et dont le statut est particulièrement dévalorisé au sein de la sphère domestique (par exemple Kaoma). On y compte aussi des garçons plus âgés, issus de familles qui ont connu par le passé une plus grande aisance socioéconomique, mais dont l'évolution des conditions d'existence malmène les modèles identitaires du père gagne-pain et de l'enfant écolier. Ainsi au-delà des différences, pour ce second groupe d'enfants, le travail dans les mines représente une source de reconnaissance et un lieu de construction identitaire alternatifs.

Conclusion

Ce texte a montré, grâce à l'analyse de leurs activités dans les sites miniers artisanaux, que les enfants ont une capacité d'action, prennent des initiatives et jouissent d'une certaine indépendance à l'égard des sphères familiale et communautaire. Cependant, ces processus d'autonomisation n'existent pas en dehors des cadres sociaux. En effet, de nombreux enfants acquièrent un pouvoir de décision dans la sphère domestique qui ne s'oppose pas aux dimensions collectives valorisées dans les familles et au sein du quartier. Au contraire, les initiatives de nombreux enfants rencontrés ont été rendues possibles grâce aux dimensions collectives incorporées dans leurs habitus familiaux. En effet, de la même manière qu'ils effectuent les tâches domestiques ou d'autres petites activités parce que c'est leur «devoir» en tant qu'enfants de les réaliser, ils ont pris la décision de partir sur les sites miniers dans le but d'aider leurs aînés (parents ou communauté). En fait, la même logique de l'enfant travailleur est sous-jacente aux deux formes d'activités: celle du travail domestique et celle du travail minier. Ainsi, ils respectent l'obligation morale de réintégrer l'argent gagné dans le circuit des relations domestiques en même temps qu'ils acquièrent un certain pouvoir de décision dans leur foyer (en programmant les repas par exemple). Mais tous les enfants ne sont pas partis à la mine avec des représentations et des dispositions semblables. Ainsi, les enfants issus de familles particulièrement sensibles aux idéaux de la famille nucléaire, du père-pourvoyeur et de l'enfant-écolier s'y sont rendus moins pour aider leurs parents que pour leur propre compte, provoquant ainsi des conflits intergénérationnels au sein de leurs familles. La prise de distance des enfants à l'égard des dynamiques familiale et communautaire est éga-

¹¹ La circulation des enfants, les pratiques de fosterage en Afrique subsaharienne ont fait l'objet d'analyses remarquables (Lallemand 1993; Goody 1982). Des travaux récents montrent que ces pratiques peuvent aussi conduire à l'exploitation des enfants comme main-d'œuvre bon marché dans la sphère domestique. Se référer par exemple sur ce point aux travaux de Jacquemin (2002, 2006).

lement le fait d'enfants qui occupent un statut subalterne dans le contexte familial ou communautaire. En somme, le travail minier conduit soit à reconduire certaines formes de solidarités familiales et communautaires, soit à les transformer dans

une logique plus individualiste. Au cœur du flux des matières premières s'élaborent donc des enjeux liés à la reconnaissance et aux constructions identitaires juvéniles.

RÉFÉRENCES

Alber Erdmut et al.

2008. *Generations in Africa. Connections and Conflicts*. Berlin: Lit Verlag.

André Géraldine

2012. *L'orientation scolaire. Héritages sociaux et jugements professoraux*. Paris: Presses universitaires de France.

Berry Sara

1985. *Fathers Work for Their Sons: Accumulation, Mobility and Class Formation in an Extended Yoruba Community*. Berkeley / Los Angeles: University of California Press.

Bourdieu Pierre

1994. *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Paris: Seuil.

Cole Jennifer

2004. «Fresh contact in Tamatave, Madagascar: Sex, money, and intergenerational transformation». *American Ethnologist* 31(4): 573-588.

Cole Jennifer, Durham Deborah

2007. *Generations and Globalization: Youth, Age and Family in the New World Economy*. Bloomington: Indiana University Press.

Comaroff John, Comaroff Jean

2000. «Réflexions sur la jeunesse. Du passé à la post-colonie». *Politique africaine* 80: 90-110.

Cuvelier Jeroen

2009. *The Impact of the Global Financial Crisis on Mining in Katanga*. Antwerp: IPIS.

2011. *Men, Mines and Masculinities: The Lives and Practices of Artisanal Miners in Lwambo (Katanga province, DR Congo)*. Leuven: KUL.

De Boeck Filip, Honwana Alcinda (Eds)

2000. Enfants, jeunes et politique. *Politique africaine* 80.

Delcroix Catherine

1995. «Des récits de vie croisés aux histoires de familles». *Current Sociology/La sociologie contemporaine* 43: 61-67.

Dibwe D. Mwembu

2001. *Bana Shaba abandonnés par leur père: structures de l'autorité et histoire sociale de la famille ouvrière au Katanga, 1910-1997*. Paris: L'Harmattan.

Fortes Meyer

1978. «Family, marriage and fertility in West Africa», in: Christine OPPONG (Ed.), *Marriage, Fertility, and Parenthood in West Africa*, p. 17-54. Canberra: Australian National University Press.

Global Witness

2006. *Une corruption profonde. Fraude, abus, exploitation dans les mines de cuivre et de cobalt du Katanga*. Washington: Global Witness Publishing.

Goody Esther

1982. *Parenthood and Social Reproduction. Fostering and Occupational Roles in West Africa*. Cambridge: Cambridge University Press.

Grätz Tilo

2003. «Les chercheurs d'or et la construction d'identités de migrants en Afrique de l'Ouest». *Politique africaine* 91: 155-169.

Herbert Eugenia

1993. *Iron, Gender and Power: Rituals of Transformation in African Societies*. Bloomington: Indiana University Press.

Hilgers Mathieu

2009. *Une ethnographie à l'échelle de la ville. Urbanité, histoire et reconnaissance à Koudougou (Burkina Faso)*. Paris: Karthala.

2011. «L'autochtonie comme capital. Appartenance et citoyenneté dans l'Afrique urbaine». *Social Anthropology/Anthropologie sociale* 19: 143-158.

Invernizzi Antonella

2001. *La vie quotidienne des enfants travailleurs. Stratégies de survie et socialisation dans les rues de Lima*. Paris: L'Harmattan.

Jacquemin Mélanie

2002. «Petites nièces et petites bonnes, le travail des fillettes en milieu urbain de Côte d'Ivoire». *Journal des Africanistes* 70: 105-122.

2006. «Can the language of rights get hold of the complex realities of child domestic work? The case of young domestic workers in Abidjan, Ivory Coast». *Childhood* 13: 389-406.

Jézéquel Jean-Hervé

2006. «Les enfants soldats d'Afrique, un phénomène singulier?». *Vingtième siècle* 89, <http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/IMG/pdf/0605-JEZEQUEL-FR-2.pdf>, consulté le 10.01.2010.

Katz Cindy

1996. «On the back of children: Children and work in Africa». *Anthropology of Work Review* 17: 3-8.

Lahire Bernard

1995. *Tableaux de famille. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*. Paris: Gallimard.

Lallemand Suzanne

1993. *Circulation des enfants en société traditionnelle. Prêt, don, échange*. Paris: L'Harmattan.

2002. «Esquisse de la courte histoire de l'anthropologie de l'enfance. Ainsi que de certains de ses thèmes électifs». *Journal des Africanistes* 72(1): 9-18.

Mannheim Karl

1990 (1928). *Le problème des générations*. Paris: Nathan.

Mauger Gérard

1990. «Postface», in: Karl Mannheim, *Le problème des générations*, p. 85-115. Paris: Nathan.

Niewenhuys Olga

1994. *Children's Lifeworlds. Gender, Welfare and Labour in the Developing World*. Routledge: London.

1996. «The paradox of child labour and anthropology». *Annual Review of Anthropology* 25: 237-251.

Observatoire du changement urbain (OCU)

2006. *Le travail des enfants dans les mines et carrières de Lubumbashi (Sud Katanga). Enquête sur les caractéristiques socio-économiques des enfants et des familles d'enfants mineurs*. Groupe One.

Petit Pierre

2003. *Ménages de Lubumbashi entre précarité et recomposition*. Paris: L'Harmattan.

Poncelet Marc, André Géraldine, De Herdt Tom

2010. «La survie de l'école primaire congolaise (RDC): héritage colonial, hybridité et résilience». *Autrepart* 54: 23-42.

Reynolds Pamela

1991. *Dance Civet Cat: Child Labour in the Zambesi Valley*. Zed Books: London.

Richards Audrey

1939. *Land, Labour, and Diet in Northern Rhodesia: An Economic Study of the Bemba Tribe*. London: Oxford University Press.

Rubbers Benjamin

2006. «L'effondrement de la Générale des carrières et des mines. Chronique d'un processus de privatisation informelle». *Cahiers d'études africaines* 181: 115-134.

2009. *Faire fortune en Afrique. Anthropologie des derniers colons du Katanga*. Paris: Karthala.

Schlemmer Bernard

1996. *L'enfant exploité. Oppression, mise au travail, prolétarisation*. Paris: Karthala.

Schildkrout Enid

2002 (1978). «Recommended readings: Age and gender in Hausa society. Socioeconomic roles of children in urban Kano». *Childhood* 9: 342-368, <http://chd.sagepub.com/content/9/3/342.full.pdf>, consulté le 5.05.2012.

Verlet Martin

2005. *Grandir à Nima (Ghana). Les figures du travail dans un faubourg populaire d'Accra*. Paris: Karthala.

Willis Paul

1977. *Learning to Labour: How Working-Class Kids Get Working-Class Jobs*. Farnborough: Saxon House.

Walsh Andrew

2003. «Hot money and daring consumption in a northern Malagasy sapphire-mining town». *American Ethnologist* 30(2): 290-305.

Werthmann Katja

2003. «Cowries, gold and «bitter money»: Gold, mining and notions of ill-gotten wealth in Burkina Faso». *Paideuma* 49: 105-124.

AUTEURES

Géraldine André est docteure en sciences politiques et sociales. Elle est chargée de recherches du Fonds de la recherche scientifique à l'Université de Liège (Belgique). Ses principaux travaux, au croisement de la sociologie et de l'anthropologie, portent sur l'enfance, la jeunesse et l'éducation (Belgique, Ghana, RDC et Burkina Faso).

gandre@ulg.ac.be

Marie Godin est chercheuse associée au GERME à l'Université libre de Bruxelles (Belgique). Sa thèse de doctorat en cours de rédaction concerne «l'engagement diasporique» de femmes congolaises en Angleterre et en Belgique (University of East London).

godinmarie@gmail.com